

Tentative de faire un recueil de Poésie choix de 49 Poèmes en 2002

1- Contacts avec des matériaux, toucher, odeurs, couleurs, textures...

Peau et cuir

Peaux parfumées... Peaux pleines des odeurs du désir... Peaux de femmes... Désirables petits seins roses... Peaux d'hommes... Toucher râpeux... Barbules avant rasage... Peaux de bébé... Douces et soyeuses... À lécher... De la crème Chantilly... Peaux de vieux... Fines... Fragiles comme du parchemin... Cuir sado-maso... Fouet de super maîtresse... Cuir d'intérieur bourgeois... Canapés devant Télé... Cuir et Fourrure... Peaux des Bêtes... Modes... Écologie... Cuir de moto... Cuir des berlines... Cuir confortable...

Bois...

Chênes durs... Nervures de planche à bâtir... Sapin odoriférant... Sentir le sapin... Être mortel... Acajou... Teck... Bois du Brésil... Laque sur meubles... Odeur de résine... Odeurs balsamiques des pins... Bois de Santal... Bois de Rose... Odeur de bois brûlés... Bois de cèdres... Cèdres du Liban... Séquoia d'Amérique... Odeurs des fleurs de magnolias... Souvenirs d'enfance... Odeurs de cyprès... Bois d'œuvres... Bois de Justice... Bois de Marine... Forêts de Richelieu, Chênes centenaires... Bois contre-plaqués... Meubles de quatre sous... Récupération pour pas chers... Pas solides

Métal...

Aciers brillants ou mats... Traces de rouilles... Rails de trains
Aluminium matis... Oxydation grise d'alumine... Vieilles casseroles en aluminium qui se tordait... Bronzes... Paliers d'appareils électriques... Statues des femmes de Maillol... Tuileries... Inox... Matériaux modernes... Difficile à travailler... Cuisine... Cocotte... Casseroles... Modernité Oxyde de fer... Rouille... Oxydes de cobalt... Bleu intense, Peintures... Van Gogh... Les impressionnistes... Les fauves Guerre... Acier des armes... Acier... Krupp... De Wendel... Guerres du passé... Barons de l'acier

Verre...

Immeubles New-York... Manhattan... Transparence et fragilité... Fibre de Verre... Diamant... Dureté... Raideur... Souplesse... Raide comme une tige de verre... Verre cassé et coupant... Éclats de Verre... Matériau dur à travailler... Miroirs... Versailles... Galé... Cocktails... Verre à champagne... Veuve Clicquot... Transparence du verre... Optique... Arc-en-ciel... Photographies... Travail avec la lumière... Vitraux... Chartres... Mystiques... Glas-Nost... Michael Gorbatchev... Russie... Tchernobyl... Pax Aeterna... Pax Romana... Pax America

Céramique...

Glaise humide qui colle aux doigts... Boudins... Colombins... Freud... Contacts de la matière... Formes féminines... Plaisir divin... Plastique de la matière Le Golem... La première femme... Bible... Jarre... Vase... Utérus et pots à eaux... Émotions... Surprises alchimiques... Hasards et Destin... Formes jamais pareilles... Toujours différentes... Formes fabriquées et palpées... Tours du Potier... Tour de Fraiseur... Contacts Charnels... Matière et Formes... Création... Ève... Cote d'Adam... Formules chimiques... Céramique... Céladon... Porcelaine... Artiste... Artisan... Production... Plaisir...

Bruno Quinchez Paris le 4 décembre 2002

2-Passage

Dans cette triste vie, dans cette vallée de larmes,
Mes pleurs salés, auront, je l'espère, servis,
Pour éroder, la roche la plus dure,
Pour arroser, la fleur la plus belle,
Ou peut-être même, pour abreuver, le paisible bétail,
Ou mieux encore, distiller un nectar, odorant,

O larmes, je ne vous regrette pas,
Le seul souci, mon unique regret,
Mon unique remords, perte de souvenirs,
Perte de l'identité, perte de ces images aimées,
Perte du temps comme la perte d'un unique amour,
Le travail du temps qui fut et le sablier de la mémoire qui s'enfuit,

O pleurs, votre goût salé me rapproche de toutes ces femmes,
Que j'ai, souvent, longuement aimées,
La femme, au plus intime, cette femme qui m'a vu naître,
Les yeux mouillés, sans le goût du sel.

Quels seraient mes souvenirs ?
Les embruns, qui fouettent le visage,
Des chants des marins au large,
De ce court passage et de ton visage
Ce paysage et la mer, sauvage,

Bruno Quinchez Paris 1988

3-Vents d'août,

Et nous ne saurions que prier !
Quand nos monarques seront, fous de guerre,
Car ils briseront la foi des fiers,

Nous ne saurons penser qu'aux cimetières,
Nous ferons face à ces orages,
Qui briseront des millénaires,

J'en ai peur, je ne veux y croire et j'espère,
Hiroshima, Nagasaki, mortels nuages,
Pour ces temps, malgré ma peur, j'espère

Pour l'espoir d'un avenir, je crie
Pour la terre, encore belle, j'écris,
Pour les secondes du temps présent, je désire,

Le vent souffle, vent de l'Est et vent d'Ouest,
Vent des moissons, vent des moussons,
Vents ardents, vent des tempêtes,

Vents présents, vent du passé, vents des saisons,

(Fréterive, 6 août 1988, Hiroshima et Nagasaki août 1945)
Bruno Quinchez (Fréterive 6 août 1988-Paris le 3 avril 1989)

4-Alchimie d'une âme

Vincent commença en prêchant un bon Dieu, trop généreux,
Dont tout son bon amour remplit, son cœur et ses vœux,
Longtemps, il garde, la lumière, de ce ciel mystérieux,
Dans son âme, et dans le tréfonds de ces yeux bleus,

Vincent espère, longtemps, il attendit, la femme à la belle âme,
La mère ou bien l'amante, le foyer, le brasier et la vive flamme,
Il recherche, la grâce d'un sourire, d'une muse comme complice,
Mais malheur, il n'a que l'absence, pour désespoir et unique supplice,

Alors, fleur noire, transmutation, commence l'œuvre au noir,
Calcination, brûlé aux feux intenses d'un froid désespoir,
Vincent transmuté, accouche de cet or des matins de lumières,
Son âme purifiée de l'amour, ô tristes et sombres matières !

Mais alors, il ne reste, que cette désespérance, cette indifférence,
Vincent solitaire n'aime plus, il crée et vit dans son silence,
Enfermé dans ses regrets, enfermé dans les pièges de la démence,
Et Vincent, peins ! Le fou et le sage, la couleur et l'essence.

Ce jour, tu te veux libre, la mort ? ! Cette putain, tu la désires,
Tu la veux, elle te veut, tu te donnes à elle, et toi tu nous laisses,
Seuls avec nos increvables et implacables certitudes,

Seuls avec nos invivables et déplorables habitudes,
Vincent ! Qu'est cette lumière devenue ?
Vincent ! Où est ta douce vertu ?

Bruno Quinchez Morsang sur/orge février 1989
(Concours Vincent van Gogh 1890-1990)

5-In memoriam Vincent V.... G...

Cet iris, ces coquelicots, dans les blés,
Sont tes souvenirs, ces fleurs revivent, grâce à ta peinture,
Des essences si communes, ont maintenant ta plénitude,
Tu meurs, solitaire, sans le sou, et l'on te dit fou !

Tu avais gardé ce goût amer, celui des pommes de terre,
Ce goût ancien, celui de ton passé, celui de la terre nourricière,
Tu te souviens, la belle Sien, tu lui donnes tout !
Maintenant, elle est morte depuis longtemps. Mais éternelle par toi,

Qui dans tes jours te comprennent, tu n'as que l'élite pour joie,
Le vent qui courbe tes blés, les corbeaux venus pour la curée,
Tes incendies aux milieux des soirs, la lumière de tes étoiles,
Cette femme nue que tu dessines, les fleurs, ces hommes assis et
prostrés,

Tes visions sont parfois violentes, mais ton cœur est toujours pur,
Tes toiles nous montrent tes visions, tes lumières,
Les lumières d'hier, des matins et des soirs d'autres fois.
La lumière de ta foi et de ces temps trop durs pour toi,

Peut-on acheter tout ce qui fait ton âme ?
Ton regard, ta conscience, ta vie ardente, et ta mort ?
Peut-on t'acheter ?

Toi, tes rêves et tes délires, ton cœur et ta raison ?
A Auvers sur Oise, tes ultimes tentatives,
Ton but, c'est essayer d'appriivoiser, la lumière, le soleil,
Pour mieux te rapprocher de cet indicible, l'ineffable,

Pour essayer de mieux vivre, Pour essayer encore d'aimer,
Pour peindre ta lumière,
Là sur ta toile à Auvers, cette dernière, tentation,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge février 1989 concours Vincent)

6-Palette idéale

Blanc d'argent,
Comme la pluie de tes étoiles,
Jaune de Naples,
Comme le soleil du midi,

Bore jaune,
Comme la glèbe de ton pays,
Bore rouge,
Comme le sol chaud de la Provence,

Ocre brûlée,
Comme ta galette de sarrasin,
Terre de sienne, air de Sien,
Comme le prénom de cette femme,

Bleu de Prusse,
Comme un ciel forcené,
Noir, d'ivoire,
Comme la nuit, et ton désespoir,

Vermillon,
Comme la couleur de ce sang qui coule,

La palette idéale,
Comme le disait van Gogh,
La vie de Vincent,
Comme je vous l'ai dite,

Bruno Quinchez
(Morsang sur/orge février 1989 mention concours Vincent)

7-Vincent V.. G.... version I

Que regarder, dans tes cieux ?
Cette cruelle ironie de ton destin,
Les corbeaux, venus pour la curée,
Ou bien, tes soleils violents, cachés, dans tes yeux ?
Je t'aime et je veux te croire libre, encore,
J'attends, te revoir désirs du matin, de l'aurore,
Je crois que je te comprends, ce désir et cette violence,
J'aime jusqu'à tes rires et tes délires,
Tu fus cette lumière à ton époque,
Temps trop durs, ton cœur trop pur,
Tu es marchandise, de notre époque,
Époque de valeurs trébuchantes, rêves amers,
Tu ne gagnas, pas le plus petit sou,
Cigale mythique des années que l'on dit folles,
Tu crevais dans le trente-sixième dessous,
Morale impérieuse de ces années molles,
Tes fleurs, elles sont parties là-bas, au japon,
Tes défroques de gueux mises aux enchères,
Tes fleurs de riens sont devenues si chères,
Pour ta misère, pour tout cela, comment te dire pardon ?
Comment vivre avec tout ce que je sais de toi ?
Comment pouvoir te le dire ?
Comment ne voir en toi que l'homme face à son Dieu ?
Vincent, peux-tu me dire
Es-tu devenu plus serein dans ton pays de soleil ?
Dans le musée à Anvers, un discret lumignon brille,
C'est comme cette lumière que l'on trouve à l'église,
La lumière est sacrée, et nos cœurs sont profanes,
C'est la lumière de la consommation de ton âme,
Dont il ne reste que cette petite escarbille,
De ce feu rayonnant, tes braises, soumises,

Bruno Quinchez

(Morsang sur/orge février 1989 concours Vincent)

8-Vincent V.. G.... (Version II)

Tes toiles flamboient Vincent !
Elles brûlent, elles brillent, elles te calcinent,
Jadis, tu n'eus pas même un petit cent,
Tu restais, pour tous, ce fada, l'innocent,

Elles flambent, toutes, loin de nos regards,
Elles valent des millions, parfois des milliards,
Et toi le visionnaire, de tes ciels flamboyants,
Qu'en pourrais-tu encore nous dire dès maintenant,

Ils disent que tu es fou, certes, tes délires,
Sont ses vibrations intenses, soleils jaunes, ton empire,
Bleus des cieux, blancs d'argents, ces rouges, tons écarlates,
Ton cœur bat, tes yeux perçoivent. Ton rêve éclate,

Dans ta tête, toujours cette étrange lumière,
Que jamais, nuls docteurs, nulles raisons, ne purent éteindre,
Et toi malgré cette prison, malgré tous, tu ne veux que peindre,
Pauvre et tellement seul, sien qui t'aimait,

Elle est lointaine vers l'arrière,
Sien ce désir, cette femme rejetée, par ta famille,
Pour toi ! Il y a Théo, qui t'aime et qui t'aide malgré vos brouilles,

Tu te caches dans les petits matins, pour chercher la lumière zodiacale,
Regrets tardifs, de ta foi et de ton rêve, ta foi virginale,
Et ce soir, ici, ton cœur trop lassé, tu décides de mourir,

Ce revolver, fait ton affaire, tu veux crever et partir,
Tu meurs longuement, en une nuit, pour toi pas de fleurs, pas d'iris,
Mais moi, ce jour de juillet, je te dédie, un dernier, de profundis,

Bruno Quinchez
(Morsang sur/orge février 89 concours Vincent)

9-Variation sur plusieurs thèmes variés

Le vent souffle dans les cieux et,
La nuit arrive vers la fin du jour, elle,
Les nuages crèvent et la pluie, tombe,
Mémoires d'outre-mer,

Le vent capricieux dans ces nuages,
Le lait dans la jatte sous le bungalow.
Et la terre, selon Galileo Galilei, tourne,
Mémoire d'outre temps,

Le vent dans les voiles, sur la mer,
Le soleil du matin, sur l'horizon,
Le jour tranquille sur les flots agités, se lève,
Mémoire de l'instant,

Un ange entre deux nuages, dans le ciel, passe,
Boire goulûment, tes belles paroles.
L'eau de tes yeux, un verre de lait frais,
Et ne pas boire, la tasse,

Pensée, bleues matines, roses, couleurs de chair,
Fleuries, de tes rires, briser la glace,
Amours en fleurs, toujours fertiles.
Corolles épanouies, cœurs affolés,
Et chagrins, en fuite,

Bruno Quinchez (Paris le 4 août 1989)

10-Regards durs... regard pur,

Toi, le divin ! Ne sois pas trop dur !
Toi, qui m'as permis de percer les armures,
Toi, qui m'as permis de sentir et de voir,

Les êtres mis à nu, toi, qui m'a permis, de taire et de cacher,
L'enfer, méconnu, donne-moi, le pouvoir de guérir
Et le pouvoir de parler donne-moi, la grâce d'aimer et d'oublier,

Donne-moi ! Toi le divin,
Donne-moi ! Ce regard pur,
Donne-moi ! Le regard mur,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge le 2 octobre 1989)

11-Et il y aura,

Et il y aura, d'autres fleurs,
Pour encore, rêver des jardins merveilleux,
Pour d'autres hommes, pour d'autres femmes,
Qui feront ces rêves, encore, inachevés,

Pour des bonheurs, sans causes,
Et des quêtes, sans qu'il n'y ait jamais de fin,
Tous ces univers nouveaux à découvrir,
Tous ces savoirs nouveaux à construire,

Et toutes les œuvres inconnues à traduire,
Des myriades d'enfants à instruire,
Tout au long de notre éternité commune,
Dans des dimensions inconnues,

Des hommes et des femmes, comme nus,
Grandioses étoiles des âmes
Ou faible étincelle divine, tous ces soleils intimes,
Oui je vous le dis : il y a encore

D'autres fleurs à cueillir,
Les lys blancs d'une vie pure,
Les œillets rouges de la passion,
Il y aura même, je vous le prédise,

Dans l'avenir, d'extraordinaires roses bleues,
Il y aura aussi, car je l'espère et je le crois,
D'étranges fleurs venues de mille ailleurs,
Des fleurs venues de myriades d'étoiles, lointaines,

Ce poème, fait référence au roman de Charles I. Harness "la rose "

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge 1990)

12-Sommeil noir, nuits bleue-électrique,

L'ombre des morts, absolue, va tomber sur nous,
Les soleils pâles et transparents des cliniques blanches,
Nous irradierons de leurs durs rayons,

Les métastases de la politique tueront encore et encore,
Coincés dans le froid désert de l'au-delà,
Nous rêverons des chauds et noirs fœtus,

Les processeurs sans âmes et sans cœurs,
Cracheront sur nos tombes archives et mémoire .
En bits, en Méga-octets ! Que sera alors le programme ?

L'avenir est pour demain, le pire n'est pas encore certain,
Et la lune dans le ciel, matoise...
Toujours brillera dans les reflets de la mer,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge le 12 octobre 1990)

13-Nocturnes

Je sens cette main, blanche légère, et fine, sur ma peau,
Si tu m'aimes ? Oh alors ! Suis-je ce vil, crapaud ? !
O ma fée, ma succube, ma goule de la nuit !

Pour quoi, à chaque aurore, tu me fuis ? !
Je reconnais ces visages, o pâles vapeurs ! !
Tu puises des images aux tréfonds de mon cœur,

Cette nuit dernière en duo nous jouions ta musique,
Nous allions, légers, crescendo, puis tempo plus classiques,
Tu poses tes agiles phalanges, sur les éclisses,

Ta voix, celle d'une ange, c'était, mon air, ce délice,
La, do, ré, nos harmonies, des ariettes complices,
Je m'approchais, ma douce amie, ma mignonnette, avec malice,

Je mesurais cette distance, ton ordonnée, ton abscisse,
Où somme-nous tombés ? Mon adorée, mon doux rêve, mon abysse,
Tempo, piano forte, j'allais te trouver, et t'embraser,

Tu disparus, mon songe éveillé, ma fumée vaporeuse, mon brasier,
Que tous les chérubins des nuits, o ma noctambule amante !
Au paradis de Cupidon, nous ouvrent à tous deux, la porte,

Bruno Quinchez Morsang sur/orge 1991

14-Fleurs d'antan

Cœur mélancolique, cœur au large, je suis resté, sur ce quai,
Lumières de Lorient, soleil déclinant,
Du soir couchant, dans la rade du port de Brest
Il y a ce brouillard céleste, une bruine si fine,

Et moi ! Émoi ! Le solitaire, je suis resté,
Chrysanthèmes pour des amours,
Je dérive, d'acné en années,
Faims surannées, soifs d'absolues,
Sans convictions, sans la haine,

Sans violence, mais, réelles absences,
Solitaire, diamant brut dans la gangue,
Rêvant et ravivant, plein de toutes,
La mémoire, mon bouquet, cent fleurs,

Bruno Quinchez
(Morsang sur/orge le 7 septembre 1991)

15-Frimas,

Sensations légères, léger, euphorie !
Cœur trop lourd... ô hivers ! O spleen !
Comme le moineau prisonnier, Dans une cage à l'automne,

Un triste soir de novembre, seul et trop calme, trop sage,
J'image les radieux paysages, les pays sages, que jamais je n'aborde,
Trop lointains, rivages de l'autre monde, si lointains, du froid automne,

Terres inconnues de mon rêve confortable,
Rêve exotiques, rêve érotique,
Les mirages, loin de la métropole,
Images de rivages, des visages,

Les fabuleux oiseaux des chauds paradis,
Les arbres à pain et les patates douces,
Les animaux encore innocents,
Les fleurs multicolores de l'éden,
Karma intime, multiples désirs,
Femmes aux yeux noirs,

Les secrets de l'orient, derrière des voiles,
Les terres fertiles, la vie exubérante et sauvage,
Les sourires d'enfants, un essaim de jeunes garnements,
Les rires et les sourires, les cœurs qui accueillent,
Nudité dans mon rêve, nageurs dans une grève,
Vivre du feu des airs, pour seul habit le chaud soleil,
Ah que j'aimerais rêver dans le hâle de cet éternel été !

Bruno Quinchez
(Morsang sur/orge le 24 novembre 1991)

16-Papiers

Papiers glacés, papiers froids,
Comme le blanc, d'une neige de printemps,
Papiers froissés, papiers déchirés..
Comme des flocons, multicolores,
Qui tourbillonnent dans le vent,

Papiers collés, papiers quadrillés,
Pouvez-vous me montrer vos papiers... S.V.P !
Papier pelisses, pour le réglisse,
Papiers buvards, papiers bavards,

Papier vierge, terre vierge,
Papiers écrits, papiers poésie,
Toi ! Poème sur papier glacé,

Bruno Quinchez
(Morsang sur/orge le premier décembre 1991)

17- Il était une foi,

Dieu dit « je ! » Et il posa ainsi
Le premier acte de foi,
Puis Dieu dit : « Que la lumière soit ! »
Et la lumière fut,

Puis Dieu passa, aux éléments,
Dieu créa, le ciel...la terre, et la mer,
Dieu trouva cela :
« Bon, mais nettement insuffisant ! »

Alors Dieu, pour se distraire,
Créa, les animaux, créa, les plantes,
Puis en fin des fins Dieu créa
L'Homme à son image et à sa ressemblance,

Puis Dieu perplexe devant sa création
Il eut l'ombre d'un doute,
Dieu créa alors le libre-arbitre,

Pour lui-même,
Et l'homme que Dieu avait créé
À son image et à sa ressemblance,
L'homme se gratta, le front de perplexité,

Et il dit : « Dieu existe-t-il ? »

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge mars 1992)
(Premier prix humour Athanor Brest 1992-Morsang sur/orge juin 1995)

18-Nuances des couleurs du voyeur

Ma pensée est colorée, toutes de nuances,
Je ne vois, ni le noir comme le charbon dans la mine,
Ni le blanc pur, de la neige au soleil,
Ni le gris triste, des pavés dans les rues,
Mais je vois le vert anglais comme ce gazon qui est tondu,
Ou les vapeurs évanescentes des ciels gris bleutés de Paris
Je vois aussi le chant des rossignols,
Dans le clair-obscur des petits matins,
Je vois les lointaines étoiles bleues Dans la profondeur de mes nuits les
plus sombres,
Je vois encore les vies si fragiles
Des bambins, sur les seins rosés de leurs mères,
Je vois aussi, l'éternité et la mort
Dans le sang rouge, des damnés de la terre,
Je vois le soir d'antan...
Les rêves roses des grands espoirs,
Je vois ce presque-rien du philosophe,
Je vois la subtile nuance,
Je vois le balancement calme de la rime Et je pressens les
infinitésimales tonalités,
Et j'aime cette nuance encore et encore...
Je vois l'alpha,
Et je pressens cet oméga
Et je vois la pureté dans l'eau,
Je vois les ciels d'orages,
Je vois ce ciel bleu après la pluie,
Je vois tes yeux,
Ceux que mon cœur honore,
Je vois de l'or dans ces yeux,
Et je devine les sept couleurs,
De ce bel arc-en-ciel...
Je vois la vérité irisée,
Dans la lumière sur la perle,

Je vois les certitudes taillées,
Dans les facettes du même diamant
Et je vois l'éternité,
Comme un secret espoir,
Je vois ce Dieu, dans sa création,
Et toutes les créatures,
Je vois ton désespoir,
Et cette peur dans le frémissement inquiet,
De tes regards, je devine
Et je pressens cet amour,
Qui te vrille l'âme et le cœur,
Je vois mon regard dans la glace,
Je vois mon visage si familier
Et je me regarde, longuement vieillir,
Je te vois, je me regarde encore et mon regard,
Se porte vers ces ailleurs
Que sont les rêves qui luisent ?
Dans les sentinelles de ton âme,
Je vois cet encore
Et j'aime à te voir !

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge mai 1992)

19- Les années trans-uranides

Nous sommes dans la banlieue triste
Des grands âges de la lumière,
Nous sommes devenus pauvres d'espoirs,
Mais malgré tous, nous rêvons encore
De tous nos grands mythes,
La nuit est tombée,
Elle a succédé à tous les grands soirs,
Les fleurs jolies du mois de mai
Elles ont toutes ce goût amer,
Le travail est devenu privilège,
L'amour est un sacrilège,
Seule reste la vie qui nous assiège,
Le futur qui se compte en milliards de dollars,
Ce futur de dix milliards d'humains sur la terre,
La terre ce berceau trop peuplé
De tous ces cauchemars du vieux Malthus,
Et cet unique espoir que sont les étoiles...
Mars, la voisine une planète île,
Reste un luxe, pour tous les pierrots
Qui soupirent sous la lune,
Trop seuls, dans ce petit univers
Nous crevons d'espoir,
Nous sommes au large des années quatre-vingt-dix,
Fêlures et brisures d'époques
Ce siècle, je le dis et je vous l'affirme,
Ce siècle est déjà mort,
Alors que vivent et adviennent les foëtaux avenir,
Pourtant moi je m'accroche !
Moi ! Le petit d'homme,
À toutes, ces bouées que d'autres
Ils veulent bien me tendre,
C'est pourquoi ! O mon enfant terrible !
Tous ces doutes, je me veux te les dire,
Tous ces doutes, qui m'agitaient,

Dans les années trans-uranides,
Ton jardin d'innocence,
J'espère te le préserver,
Pour essayer de te le garder
Encore intact pour ta venue
Et pour y habiter,
Ce futur trop incertain,
Pour t'aider et pour t'aimer,
Pour m'aider et essayer
De me préserver,
De ton trop petit univers,

N.B. Dans le tableau de Mendeleïev
L'uranium est l'élément 92
Et c'est le dernier élément chimique stable,
Les trans-uranides sont donc physiquement instables,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge le 17 décembre 1992)

20-Horions et bleus à l'âme

Les fonctionnaires de Dieu,
Qui prêchent en chaire,
Avec cette voix onctueuse,
Des péchés de la chair,
Me feront perdre la foi,
En un bon Dieu,

Le camarade aux fortes
Injonctions directives,
Avec ses mots d'ordres,
Et ses brûlantes invectives,
Sera toujours, pour moi
Le messenger d'un monde calamiteux,

Cet écolo-économico-sciento-
Technocrate de mes fesses,
Qui jacte des centrales nucléaires,
Dans ses grands-messes,
Me prive, de cette mère nature,
Qui me rends heureux,

Ces politiciens, professionnels,
Qui ne peuvent changer un mot,
De leurs brillants discours,
Pour moi, sont des démagos,
Ils me privent, de cet espoir,
Que j'appelle de mes vœux,

Les Psys, aux longs discours,
Sur le contenu de mon inconscient,
Sont-ils sérieux ou prétentieux
Ou se croient-ils omniscients ?
Leurs discours sur mon ego,
C'est trop affreux !

Et tous ces commerçants
Qui me vendent, du visqueux,
Et les militaires qui re-préparent,
La guerre de nos aïeux,

Et toujours, les publicitaires
Qui me vendent du toujours mieux,
Tous ces gens affreux
Ils me font des bleus à l'âme,

Au cœur, à l'espoir
D'un monde meilleur,
Des infâmes qui me parlent
D'un monde mort d'un monde insane,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge le 29 mai 1993)

21- Les états du cœur par un temps d'avril

Une pluie, si fine, tombe sur les arbres encore nus,
Le tiède soleil du mois d'avril réchauffe nos cœurs,
Le temps est beau nous sommes de nouveau, plein d'ardeurs,
Les nuages et le vent me parlent de cette belle inconnue,

Cette belle qui vient avec la figure couverte de fleurs,
Pour mieux cacher sa douceur et parler du bonheur,
Je sais, je vais revoir la couleur et la lumière des étoiles,
Qui me parleront d'un regard, que l'amour me dévoile,

Ce temps est plus doux ! Peux-tu me dire : te souviens-tu?
Les lueurs sombres des jours passés, les jours d'avant,
Ou les chagrins de l'hiver, tu me promis ta vertu,
Pour un toujours et que je reste ton lumineux amant,

Allons cueillir nos fruits mûrs, de notre bel amour,
Gravons-le sur ces arbres dont la sève éclate les bourgeons,
Comme nos deux cœurs, sont ces nouveaux surgeons,
Ma belle, mon cœur et mon âme te souhaitent ces beaux jours,

Bruno Quinchez Morsang sur/orge avril 1994

22-Poème pour une belle aux yeux pervenche

Mes idéaux sont si beaux, je ne les crois, faux,
Comme le crient les corbeaux, sur les stèles des tombeaux,
Mes pleurs d'ivrogne, sont des cris du désespoir, le soir,
Et sont mes chants d'amour, les vibrants cris de mon espoir,

La belle aux yeux pervenche, pleure, de mes piques cruelles,
Pourtant, moi j'aime ces beaux yeux de poupée de porcelaine,
Mais, sans doute, je la fais souffrir, c'est une grande peine,
Pour des larmes dans la grande mer de ces bleues prunelles,

Orgueil de mâle, orgueil des vieux barbons,
Je vous l'avoue, je le dis, je suis trop con,
J'aimerais lui dire qu'elle est l'unique,
Mais je crois déjà que son cœur panique,

Mon grand cœur d'artichaut,
De poète aux milliards de rêves,
Je veux bien lui dire ne pleure pas
Ma belle, ma rime brève,
Tu te crois abandonnée,
Moi aussi, j'ai perdu, une adorée,

Une fleur d'autre fois,
Me rendit fou d'amour,
Un manque que j'ai abhorré,
Le dicton dit, un ou une de perdu,
Cela n'est, jamais vrai,
Le corps a ses raisons
Et l'amour en fait toujours les frais,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge mars 1994)

23-Un songe et des étoiles frileuses,

À combien d'années-lumière
Sont-elles donc les licornes aux tendres yeux ?
Pour combien d'hommes vivants
ce grand rêve est-il promis ?

À combien d'innombrables vies,
Notre terre est-elle encore permise ?
Dans combien de temps,
Verrons-nous les fleurs des étoiles ?

Dans nos rêves, ces soirs couchants,
Coexistent les cauchemars puissants,
Des pauvres licornes songeuses
Et la peur, les fait trembler,

Moi, petit homme
Comme j'aimerai parler
À ces cavales de tous nos inconnus,
Ou aux sirènes des cieux Altaïr

Ou à ces terrifiants dragons d'Orion,
Mais les verrons-nous, toutes ces chimères ?
Tous ces nouveaux amis dans l'immense ciel,
Mais les aimerons-nous ? Nous l'Homme !

Nous maîtres des arbres et des bêtes,
Nous les destructeurs, prédateurs insatisfaits,
La terre est promise à des artisans de la paix,
Ce futur est pour nous, les fils de la terre,

Mais la vie lointaine est encore ce mystère,
Et la lune avance comme un diadème,
Devant la face des cieux, les rutilants martiens,
Nos voisins, auront-ils peur de nos rêves ???

Mère, toi, ma bonne vieille terre,
Penses-tu qu'ils aimeront ce poème ? ? ?
Le cœur de notre mère atomique,
Bat encore, pour les enfants des hommes,

Mon chat qui rêve, rêve des immenses,
Globicéphales bleus, et les oiseaux crèvent,
Et nos heures passent, notre temps est encore à bâtir,
L'avenir est pour demain, cet avenir tout-ou-rien,

C'est le présent, le toujours ou le jamais,
Pourrons-nous longuement parler ?
À nos étranges voisins ?
Verrons-nous les blanches licornes ?
Aux yeux rêveurs et sans fonds ?

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge octobre 1994)

24-Glislements du plaisir des sens

Premièrement je dis/

Quelle belle et radieuse matinée de printemps,

Puis mon voisin qui m'écoute, dit : /

En effet, c'est une lumineuse matinée de printemps !

Une touriste anglaise qui passe par-là, entend dire : /

A early hour in the spring time,

La touriste anglaise explique à son amie un peu sourde/

A good hours in prime time,

Cette vieille dame bilingue, je lui demande de traduire et elle me dit : /

Des bonnes heures dans un temps à fort taux d'écoutes,

Puis un journaliste qui ne rate pas un scoop traduit : /

Une exclusivité dans une heure à fort taux d'écoute,

Le directeur de la chaîne, mis au courant, dit : /

Une bonne tranche horaire, dans un bon créneau,

Donc une bonne part de marché,

Le banquier financier de la chaîne dit alors : /

Cinquante pour cent de part de marché,

Et la vieille anglaise bilingue en tire la conclusion : /

Spring times is good for you !

Ce que je pourrais traduire : /

Le bon temps ça se paye cher,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge janvier 1995)

25- Les corbeaux

La corneille, oiseau noir,
C'est une espèce de corbeau,
Les corbeaux, dans les mythologies,
Qu'elles soient celtes et romaines,

Ce sont les messagers des Dieux,
Soient bons, soient mauvais,
La croyance populaire
Elle en a fait un oiseau sinistre,

Un oiseau de mauvais augure,
C'est l'oiseau des haruspices romains
Toujours présages dans le ciel
Que nous envoient Dieu ou les Dieux,

Les corbeaux vivent en bandes,
On ne les remarque, jamais
Que sur les champs dénudés,
Cela pendant les temps de l'automne,

Après les labours, et pourtant
Ils sont là toute l'année,
Le corbeau comme écrivain,
Il est de mauvaise réputation

Il est considéré comme médisant,
Tel le corbeau du film de Clouseau
Ou inféodé à un ordre strict,
Tels que les redoutaient les libertins du passé,

Bruno Quinchez 1996

26- Le magicien et les amoureux (première version)

Comme il est doux le temps de l'amour,
Aux temps bénis du joli mois de mai,
Les amoureux n'ont plus de regards alentours,
Leurs cœurs battent à l'unisson, doux et frais

Caché derrière son masque le magicien regarde,
Mais conjuration de griffons et la licorne rebelle,
Ne peuvent rien, malgré les songes de ces deux mortels,
Car un autre sortilège, plus fort encore, tous deux, les garde,

Le muguet et les cerises du printemps les bénissent
Pour que toutes promesses échangées s'accomplissent !
Mère nature les préserve selon un indéfinissable temps.

Ni averses, ni vent mauvais, nulles humeurs pour ce qui est d'eux
Ils sont souverains de notre monde, un cœur et deux amoureux.
Pour ces moments, demeurez jeunesse, ô doux printemps !

Bruno Quinchez Morsang sur/orge le 24 février 1996

27- Le cri (version I)

Je songeais à la femme au corps de bois polis,
Dans un enfer ou le serpent et le bouc régnaient,
À cause de la perfection de ses seins épanouis,
Je désirais cette damnée pour un rêve parfait,

Mais que cette chair écartelée était triste et soumise,
La mandragore incandescente se promenait sur elle,
Son amant était toujours là, dans cette femme trop belle,
Le serpent lui proposa donc ce marché à cette compromise,

Je laisse ton corps pour ton amant pour toujours,
Mais montre-moi un peu ce qu'est cet amour,
Tu pourras jouir de la vie avec cet incubé,

Mais l'homme que le désir du démon perturbe,
Se ruant hors du corps écartelé de cette impure,
Se mit à crier son amour, dans un cri sans mesure,

Bruno Quinchez Morsang sur/orge le 24 février 1996

28- La lune, le sourire,

La lune est rousse !
Racontait le simple.
Désignant les cieux

Non elle est brune !
Croyait le fol
Qui soupirait après la lune,

Moi, je la vois ronde,
Eh bien gironde
Expliquait l'amant déterminé.

Cela n'est pas avéré
Elle brille comme de l'or,
Objectait l'alchimiste,

La lune est verte,
C'est un songe assoupi
À ma porte ouverte,

Et la lune souriait,
Aux cabots qui hurlaient.
Sous ses rayons,

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge le 15 juin 1996)

29-Septembre

Voici revenues les mélancolies froides
Et tristes du terme de l'été,
Où la clarté descend, inflexible,
À la rencontre de la nuit,
Mon cœur désabusé, s'épanche
D'un pleur vacant, sans bruit,
Le vent d'août m'éloigne
Des chaleurs des crépuscules tourmentés,

Sombre fraîcheur de ces jours d'automne,
Qui accroît mon cafard,
D'une tristesse, sans fin,
Cet exil amer, gracieuses fleurs s'anémiant,
Des souvenirs, accompagnant
La moiteur des canicules, ardente et sans fards,
Dans la fusion aimable
Aux soleils torrides et aux sourires charmants,

Les grands arbres se décharnent
De leurs feuilles, grands squelettes d'hivers,
Où mon cœur se couvre
D'un manteau de laine et de songes pervers,
Nuits de solitudes,
Voiles sans clarté,
O jours bénis ! O farouche soleils !
Les ténèbres confuses
Des mois d'hiver, viennent
Avec la froideur des frimas,

Et elles coulent mes pensées
Dans ce moule où l'espoir
C'est ce triste et blême déjà,
Ah ! Quand reverrons-nous
Les frissons des lueurs de l'aube
Et les bleus réveils ?

Bruno Quinchez (Morsang sur/orge le 8-30 septembre 1996)

30-Du feu, du vent, de la terre et du ciel,

Bonjours bambins ! Bébé babillard et rêveur,
Tu vois les lumières et les feux de la ville.
Connais-tu les affreux crapauds
De la campagne qui croassent
Longuement dans les mares jaunâtres ?
Sens-tu l'odeur des crottins
Des ânes bâtés de sacs de ciment ?
N'as-tu jamais vu le matin
Se lever dans un ciel d'été ?
Sais-tu la peur des bêtes sauvages
Qui fuient au loin, les fouines, les mulots
Et les mille bêtes des terriers.
La boue d'un chemin de terre
Avec la marque du tracteur imprimé
Profondément dans le chemin
Qui chemine vers les prés
D'herbes humides et jaunissantes.
Ceci par une journée de l'automne
Un peu avant la nuit.
Ne t'es-tu réchauffé aux feux
De la cheminé de la salle,
Où le tic-tac des pendules électriques
Indiquent les heures, perdant le temps
Où toi tu visualises le dernier épisode.
D'aventures incroyables,
Et toutes ces images qui n'ont pas de poids,
Peux-tu encore imaginer
Les libellules qui bourdonnent
Sur l'étang verdâtre et froid
Où ton père rêve de pêcher,
Les goujons que tu ne mangeras pas
Dans ton assiette tristounette.

Tu ne rêves que de lendemains
Sans surprise et tu t'ennuies,
À l'idée surprenante que tu connais déjà
Les bêtes sauvages, car tu les as vus
Sur l'écran multicolore des programmes télé.
Les hérissons ne sont plus que
Des héros de feuilleton,
Les coccinelles sont de gentilles
Petites filles sages et instruites.
Connais-tu les lumières des étoiles
Qui brillent vraiment dans le ciel
Et sais-tu seulement ce qu'est la cruauté
Des gentilles bêtes de la télé ?
As-tu vraiment eu peur du loup du voisin,
Qui aboie quand tu passes ?
Respires-tu encore l'odeur des mousserons
Qui sommeillent dans l'herbe ?
Petit enfant ! Évade-toi de ta télévision
Et regarde le vrai monde des animaux !
Il est cruel, mais il est réel
Avec la mort comme sanction des vies.
Pour manger les gentils animaux
Ils tuent d'autres gentils animaux
Qui ne demandent qu'à vivre au chaud
Comme ton chat qui ronronne.
Souris ! Es-tu une gentille souris ?
Fais bien attention à mon chat,
Qui dort sur le canapé
Parfaitement heureux de se faire caresser.
Dis-moi, mon bon chat
De quoi rêvent les bons chats
Matois et gras, qui regardent
Dame télévision dans un rêve de temps sans fin,

Bruno Quinchez Morsang sur/orge le premier décembre 1996

31-Imagine,

Petit ! Imagine que tu puisses compter
Les grains de sable, qui composent
Le château de sable que tu as patiemment construit,
Combien de pelletée de sable
Faut-il pour assécher l'océan ?
Sais-tu seulement le nombre exact
De tes cheveux sur ta tête ?
Imagine encore les coquillages nacrés
Qui reposent au fond de la mer.
Les sirènes d'argent
Que de jeunes marins,
Âgés de mille ans, courtisent.
Les poissons vert aux yeux
D'argent gris qui survolent le Titanic,
Ce bateau qui coula dans la nuit du 13 au 14 avril 1912
Comme un grand rêve des navigateurs anciens.
Et cet iceberg, montagne de glace
De 2000 mètres de hauteur qui a été créé
Par les milliards et les milliards
De cristaux parfaits et uniques
De cette neige blanche qui crisse
Sous tes skis quand vient l'hiver.
Avec tous ces gens de la grande ville
Qui ne se connaissent vraiment.
Écriras-tu à ta petite amie
Qui passait avec toi son premier flocon ?
La première dont tu tombas amoureux
Et que tu aimais beaucoup.
Lorsque tu seras un grand,
Elle sera ton merveilleux souvenir de jeunesse,
Elle n'était pas jolie,
Mais c'était elle qui m'avait dit, je t'aime !

Imagine encore les longues années
Que tu vas vivre jusqu'à ta promesse,
Les projets que tu feras pour toi
Et avec elle pour que cela persiste longtemps.
Imagine-toi à l'âge que tu veux,
Et imagine-toi ce que tu te diras !
Imagine qu'il n'y ait plus de passés
Et plus d'avenirs pour tes rêves.
Imagine que tu sais ce que tu seras
Et peut-être cela sera bon.
Imagine les enfants que tu auras
Et soit l'enfant que tu es.
N' imagine pas la mort,
C'est que la seule chose
Que tu ne peux imaginer,
Imagine que John Pennon
Et John Kennedy, ils ne soient pas morts assassinés,
Imagine-moi ! Comme tu le veux !
Comme tu le désires !
Soit toi-même !
Et réalise que tes rêves,
Les meilleurs sont réalisables,
Et contre vents et marées, réalise-les !

Bruno Quinchez Morsang sur/orge le premier décembre 1996

32-Paris, monde bizarre.

Ce monde est étrange, car il ne s'abreuve que de nos vies.
Paris est invraisemblable puisqu'il ne me brade que ses rêves.
Il m'impose ses ombres et parfois il me gratifie de maintes envies.
Les vraies fleurs n'y pousseront pas sans y pomper la bonne sève.

Paris, cette ville de détrousseurs est beaucoup trop intelligente.
Où le soleil brille sans qu'on puisse apercevoir les bourgeons,
Où toutes effervescences sont pressantes occasions de vente,
La ville est pleine d'excavations et de fientes des pigeons.

Paris tu es inhumaine, car tu extirpes toutes les éloquences.
Les solitudes accompagnent toujours les bonnes connivences.
Les charmes de Paris sont ceux d'entre ses avilissements.

Les vraies fleurs ne pousseront jamais sur le béton.
Les étrons de chien et les fientes souillent le goudron,
Les attraits de Paris ne sont résolument pas bienveillants.

Bruno Quinchez Paris le 11 avril 1997.

33-Prévert (pour toi mon amour emprunt à Jacques Prévert)

Je suis allé au marché aux oiseaux,
Et je t'ai acheté des oiseaux,
Un rossignol qui chante au matin,
Des piafs qui volettent dans la poussière,
Et des albatros qui volent haut dans la nuée,
Tous ces oiseaux je les ai achetés...Pour toi mon amour,

Je suis allé au marché aux fleurs,
Et j'ai acheté des fleurs,
Les roses rouges de notre passion,
Des lys très blancs,
Et des petits coquelicots des champs,
Un bouquet de fleurs dissemblables...Pour toi mon amour.

Je suis allé au marché à la ferraille,
Et j'y ai vu des pièces de métaux
De terrifiantes chaînes d'acier,
Des pièces d'argent et d'or
Des armes et des bijoux,
Pour mieux te garder...Pour toi mon amour,

Je suis allé au marché de la poésie,
Pour y acheter de beaux poèmes
Des poèmes d'amour,
Qui me souviennent de toi,
Pour te les dire...Pour toi mon amour,

Puis, je suis allé au marché aux esclaves,
J'ai même fait le 36-15-cul
Je n'y ai trouvé que des courtisanes,
Je n'y ai trouvé que des solitudes,
Je t'y ai cherché longuement,
Mais je ne t'ai pas trouvé...Mon amour,

Bruno Quinchez Paris le 24 juin 1997 Jacques Prévert 1947

34-Été dans les alpages

Dans la prairie verte les sonnailles des moutons tintinnabulent,
Les mérinos pâturent dans les prés ainsi que de noirs caraculs,
Le berger pense à ses brebis agnelant en ces jours nouveaux,
Les champs sentent bon dans le soir, le ciel et l'air sont chauds,

Les cloches dans les montagnes sont étouffées par le bruit des torrents,
Les estivants passent sur les sentes avec leurs sacs et leurs enfants,
Les ailes des vautours virent autour des cimes environnantes,
Pour de jeunes agneaux des levrauts ou de jeunes chairs innocentes,

L'air est chargé de miasmes et du parfum sucré des violettes,
Le berger prépare sa pitance et pense aux femmes joliettes,
Seul dans sa montagne parmi ses brebis, ses béliers et ses agneaux,

Le pâtre mange son fromage et il boit le vin dans sa gourde,
Ses inquiétudes sont quotidiennes, ses contraintes sont lourdes,
Le ciel est beau, l'air est pur, et ces vies restent son fardeau,

Bruno Quinchez Paris le 5 juillet 1997

35-Chaleurs de la terre

Pourquoi ne penser toujours qu'à l'odeur des roses ?
Et ne plus célébrer la chaleur humide de la terre,
Qui fume aux saisons sombres de l'automne et de l'hiver,
Les fleurs diverses sont aussi belles et généreuses,

Les champs de blé donneront leur poids de pain,
Et nous mangerons selon notre désir et notre faim,
Les roses ne se donnent pas toujours selon nos cœurs,
Toutes choses ont leur bonne place à la bonne heure,

Pour le rêve d'une subtile fleur qui s'est épanouie au mois de mai
Des hommes et des femmes spéculent sur ses attraits,
Mais tous ces beaux songes ne nourrissent pas les entrailles,

Les moissons, de l'automne, sont toutes une nécessité impérieuse,
Même si j'eusse aimé voir cette fleur dans ta bouche riieuse,
La rêverie persiste comme une graine de bonnes semailles,

Bruno Quinchez Paris le premier août 1997

36- Le jardin et la rose

Il est plus important de sentir l'odeur,
Palper ses pétales, se piquer à ses épines,
Voir sa couleur, goûter sa saveur,
Entendre le vent caresser la beauté d'une rose,

Et l'admirer, plutôt que de la décrire,
Aussi bon poète soit-on !
Et quelles que soient toutes les beautés !

De l'esprit qui décrit cette rose,
Ce qui revient à dire que la réalité est plus grande,
Et qu'elle est ainsi plus belle,

Que tous les rêves que l'on fait,
Et que toutes les tentatives imparfaites,
De description de cette réalité,

Bruno Quinchez Paris le 8 août 1997

37-Attente soleil d'automne

Messieurs, je n'attends plus rien de vous,
Ni de votre autorité,
Ni des maîtres penseurs qui bavardent dans les médias,
Je n'attendrais jamais rien des économies égoïstes,

Je vois votre avenir comme un grand vide,
Votre néant qui vient,
Car il est sans la projection de vos rêves,
Votre incapacité à être vraiment humain,
Votre incapacité d'aimer,

Je vois la vie comme étant la seule nécessité,
Je n'attends plus rien de vous,
Vous m'aviez trop promis pour aujourd'hui,
Je n'attends que la mort de vos projets,
J'espère plus que dans la vraie justice pour tous,

Je m'attends à être nourri de vos rêves,
Je n'attends plus que la réalisation de vos cauchemars,
Je n'attends plus rien de vos potentielles virtualités,
J'attends pour demain le grand soir,

Pour encore pouvoir rêver sans vous,
Et pour toujours espérer,
Je n'attends plus rien de vos éventuelles révolutions,
Je n'attends rien des poètes appointés
Et j'attends encore des jacasseurs de fleurs,
Je serai le chien qui vous mordra,

Mon bon maître,
Je n'attends plus rien de vous,
Et je n'aurais rien venant de vous,
Nous aurons tout,

Et vous, mon bon maître,
Vous serez qu'une vieille histoire d'un passé révoqué,
J'attends tout de demain,
Mais mes lendemains se feront sans vous,
J'attends !

Bruno Quinchez Paris le 13 décembre 1997 Sainte Lucie

38-Anne, la femme aux yeux d'étangs

Qu'a-t-elle vue, la femme aux clairs yeux d'eaux calmes ?
Des poissons redoutables qui nagent au fond des mers secrètes,
Des nageurs d'argents qui volent ses rêves et ses images absentes
Je ne sais exactement le mystère des deux étangs de son âme,

Rêve-t-elle de terribles secrets d'autrefois ou de projets ambitieux ?
Des bathyscaphes ne peuvent plonger dans ses deux grands abîmes,
Car ils sont trop craintifs mais tellement clairs ces deux yeux,
Si un homme veut plonger en eux, il devra gravir des hautes cimes

Où vont ces navires qui flottent sur ses eaux vert-cérules !
Ont-ils peur de sombrer dans leurs abysses où la vie recule ?
Les yeux des rousses sont verts comme des bruyères d'Irlande.

Mais pourquoi ces jolis yeux ont-ils vu et reconnu la mort ?
Combien d'hommes ont-ils rêvés d'eux aux fonds d'un port ?
Voilà des questions que parfois je me demande.

Bruno Quinchez Paris le 8 janvier 1998

39-Cinq haïkaïs sur la lune

Haïku I

La lune est rousse
disait l'idiote au printemps.

Haïku II

La lune est brune
disait l'amoureux transi.

Haïku III

La lune est ronde
Comme une femme gironde.

Haïku IV

La lune est verte,
Elle frappe à ma porte,

Haïku v

La lune brille,
Comme l'or des alchimistes.

Bruno Quinchez Paris le 15 janvier 1998

40- Le Père Noël et ses enfants

Des flocons blancs tombaient sur la ville de Paris et la banlieue
Un homme en rouge et blanc s'activait en visitant mille lieux
Le chaud soleil Australie étalait une moiteur sur son front
Les glaçons d'hivers roulaient charrié par le fleuve sous le pont

Il voyait des millions d'enfants qui avaient tous, été très sage
Son traîneau voyageait à travers dix mille lieux et paysages
Les papas et les mamans en parlaient en souriant à leurs enfants
Les pingouins du nord canadien et la savane des grands éléphants

Le père Noël, je crois qu'il en connaît des paysages et des secrets,
J'aime sa bonne volonté de répondre à tous et demeurer discret
Tous les enfants aux milliards de désirs lui donnent cette confiance

Le père Noël travaille dur pendant la nuit populaire de la nativité
Il n'a que ce souci, combler les rêves des enfants à la candide naïveté
Le père Noël est une croyance chérie, la vertu d'un rêve d'enfance

Bruno Quinchez Paris le 20/12/1998

41-Neiges de février

Je vois un soleil se lever sur le blanc sale des rues Parisiennes,
Les flocons blancs, tombés pendant une nuit, à présent tiennent,
Une fine couche s'est déposée sur les trottoirs et les rues ont pâli,
Le temps est à la neige, le soleil brille plus fort comme un ami.

La pure neige se transforme en une soupe triste, froide et grise,
Les voitures roulent bruyamment, neige salie par leurs passages,
La froidure est rude en février mais la mère nature est exquise,
La lumière s'augmente encore avec la fraîcheur de la neige.

Ces étoiles livides, diamants qui se dissolvent sur le trottoir,
Des cristaux blancs qui annoncent la clarté et le terme du noir,
Le soleil brillera plus fort demain car déjà vient le printemps.

J'avance prudemment sur des traces déjà inscrites sur le sol,
Les bourrasques décoiffent mes mèches un peu folles,
Période froide et désagréable
Mais elles sont promesses ravivées du temps...

Bruno Quinchez Paris le 8 février 1999 18h 13

42- Les fantômes, les souvenirs et les odeurs (version avril 2000)

La bonne odeur du pain qu'a pétri la main du boulanger, l'odeur du café que l'on a versé dans la tasse aux petits matins, le goût sucré de la mie de pain longuement mastiquée, le goût de noisette et le goût du beurre frais, la blancheur du yaourt dans la cuillère que l'on avale et l'odeur âcre de l'ozone dans les petits matins de l'hiver,

Le souvenir encore tiède du lit défait, l'odeur de cette femme que j'aime et l'odeur de l'homme. Une odeur de cul, l'odeur du sexe et du phallus après cette intense jouissance. Le goût de sa salive dans ma bouche et ses seins que j'ai pétris, Ballochés et chamaillés, et mon sexe durcit par l'envie de recommencer encore et encore. L'odeur encore chaude du plaisir partagé et les draps froissés par le mouvement chaotique de la passion.

Le souvenir ensoleillé d'un bel et bon été, l'odeur de l'herbe dans la campagne brûlante, l'odeur du foin fraîchement coupé et la senteur des fleurs. L'odeur des foins séchés dans la grange où nous nous cachions. L'odeur des arbres par cette lumineuse journée, cette odeur insistante du magnolia dans le jardin des souvenirs. L'odeur de la terre humide par les soirs d'orages et l'odeur des roses durant le temps d'un début d'automne,

L'odeur de l'automne, cette odeur de feuilles mortes qui se décomposent. L'odeur de la mort, cette odeur de novembre, l'odeur du premier et du onze novembre. Une odeur de charogne, une odeur d'encens brûlé. L'odeur de la tranchée, l'odeur de la messe de souvenir des morts. L'odeur des poilus, tous ceux qui puent ensemble et pour toujours, ce mélange d'odeurs de pieds, de sueurs et de terreur froide avec l'odeur de merde dans la boue de la tranchée. Cette odeur de tous ceux qui chient dans leurs culottes. L'odeur des gaz, de la poudre et des morts qui pourrissent. Cette odeur, celle de la chair martyre, de la chair à canons, l'odeur affreuse de la souffrance...

L'odeur des femmes dans la maison close, cette odeur de moisissures qui est l'odeur de toutes ces femmes qui se fanent. L'odeur des mères maquerelles cette odeur d'un parfum de quatre sous et l'odeur des huîtres celles que consomment les clients. L'odeur de la même crevette cette odeur de la servitude ou aussi cette odeur de la lassitude, l'odeur des solitudes. Ce ne sont qu'odeurs de pisse et des parfums éventés, l'odeur des putains qui s'étiolent...

L'odeur des enfants, une odeur sucrée de barbe à papa et le goût des caramels mous qui collent aux dents. L'odeur des pétards qui explosent dans la bouse de vache. L'odeur des feux de Bengale, l'odeur du bal du quatorze juillet et l'odeur des premières cigarettes, celles qui font tousser une odeur de tabac brûlé qui nous fait oublier toutes les bonnes odeurs.

L'odeur merveilleuse du premier désir. Ce goût et cette odeur du premier baiser que nous osons donner. L'odeur évanescence des premiers matins de notre enfance, l'odeur de la confiture qui cuit dans les marmites. Toutes ces odeurs qui fondent notre enfance...

L'odeur du nazi ? Je ne sais pas et je ne saurais peut être jamais ? Et peut-être même j'ignorerais l'odeur du con d'Irène Maïaskavia cette russe, membre de la Guépéou. Le con d'Irène est une odeur de soumission au parti qui a l'odeur de la sueur du prolétaire et l'odeur du parti désincarné, c'est une odeur qui reste hors de nos vies. Je me demande quelle était l'odeur de Staline ? Je n'ai jamais su si le nazisme était ce fantasme d'absence d'odeur pour Adolf Hitler ? Le führer n'a-t-il jamais senti cette odeur du sang et de la sueur et n'a-t-il rêvé du surhomme que dans un monde inodore, sans sueurs ni attractions sexuelles?

Pour moi le nazisme était ce phantasme d'absence des odeurs. Un phantasme et la saveur de l'idée de l'idéal, il y a cette odeur de l'indicible du wagon où les humains sont entassés. Cette odeur évanescence de la nuit et du brouillard. L'odeur des camps et l'odeur incantatoire de ce nègre qui a peur. L'odeur jalouse de ces juifs que les nazis haïssent, ces odeurs si particulières que respirent les nez aryens. En Europe occupée cette odeur de la collaboration des bons pères de familles.

L'odeur de ces phantasmes, cette odeur de l'horreur et cette odeur des honneurs, l'odeur des pieds qui est odeur des poètes. Celles-ci qui sont ses odeurs d'humains trop humains et celles-là qui sont aussi celles de tous les hommes libres et vivants.

L'odeur de ces humains tellement humains et l'odeur florissante des printemps. Les effluves des fleurs qui nous étourdissent et nous émoustillent. L'odeur de la joie et de la liberté de s'aimer et l'odeur de la permanence de la femme. L'odeur des enfants à naître. Tout ce qui fait l'honneur, la joie et le charme de nos vies. Oui ! La vie possède une odeur et vivre n'est pas un phantasme.

Quelle est l'odeur de la télévision ? Rien ! Néant ! Ce qui est pire que la mort ! La télé n'a pas d'odeurs donc la télé n'existe pas ! L'odeur des souterrains, le métro dans la capitale, un parfum de synthèse pour masquer l'odeur des humains, les S.D.F., cette odeur de pieds et de crasse, d'hommes bien humains...

L'odeur de la mort et l'odeur des gens biens vivants. Le goût du terroir c'est le sang de la terre ou parfois l'odeur terrible de la souffrance, cette odeur du sang impur que verse le citoyen de France.

L'odeur triste de la guerre et l'odeur de la pureté. L'odeur de la pureté ethnique, c'est une odeur de poudre et de napalm ou encore le goût de cet alcool fort, le goût de gin, le goût de vodka. Le goût de l'eau douce, le goût des pommes de terre sans le feu et l'odeur de l'essence absente, un goût du vide. L'odeur du gas-oil et le bruit des blindés, l'odeur de la sueur. L'honneur de soi-même, la peur de l'autre et l'odeur des souvenirs... l'odeur des fleurs, l'odeur de la femme bosniaque et l'odeur de cet enfant qui sera serbe.

L'odeur de l'hiver, l'odeur de l'ozone, l'odeur du vide et toujours, l'odeur de la vie. L'odeur de la femme humée cette odeur que possèdent les petites filles Tutsis, afghanes ou algériennes. L'odeur et la peur de l'homme que l'on égorge aux noms de Dieu. L'odeur et le goût du sang, ces odeurs de la vie...

Non ! Je le dis et je le crois nos vies ne sont pas des phantasmes ! Non ! La vie n'est pas un opéra ! La vie n'est pas un concept ou une belle et vaine abstraction lyrique.

L'odeur de ses saints qui sont morts dans l'amour de Dieu et l'odeur des seins tétés dans nos tendres enfances. L'odeur de toutes ses bonnes choses que nous ne pouvons oublier. L'odeur du pain que nous rompons en commun et le goût des vins forts.

L'ivresse des alcools cet alcool pur et si dur qui vous désintègre. Les odeurs aimées et l'odeur inodore, le nez de la belle Cléopâtre et les senteurs fortes de l'orient. L'odeur puissante de Jules César et la puissance de la femme. Cette odeur des phantasmes et l'odeur jamais oubliée des souvenirs. L'ardeur de la vie et l'ardeur du passé.

Bruno Quinchez Paris texte remanié le 6 avril 2000

43- Le Chant des étoiles

Je vois briller les étoiles dans les cieux
Mais je cherche la lumière d'un Dieu
Mon âme est solitaire et elle est cet étrange mystère
Et j'espère que nous ne sommes pas seuls sur cette terre

Nombreux sont les hommes à rêver sous les étoiles
Avec la question qui reste parmi toutes les autres
Notre solitude me fait peur dans ces millions d'astres

Nous hommes nous sommes si petits devant ces voiles
La terre est devenue trop petite pour contenir nos rêves
Le ciel infini nous nous est comme le désert immense

Un trop petit monde limité par la science qui ne pense
A toutes les créatures qui composent la vie d'espérance brèves
La petite terre est un berceau où nous rêvons d'autres vies

Les martiens sont quelques parts n'importe où sont les anges
Nous faisons le songe de créatures aux formes les plus étranges
Mon espérance est folle verrons-nous ces nouveaux amis

Bruno Quinchez Paris le 29 janvier 2001

44-Faut voir, monsieur !

Non, monsieur ! Je ne suis pas responsable s'il pleut,
Je fais ce dont je suis capable, et je dois dire, c'est peu,
C'est la faute à Rousseau, s'il y a beaucoup d'eaux de pluie,
C'est la faute à Voltaire, s'il y a trop de misères aujourd'hui...

Non, monsieur ! Je ne pense pas être un bon comptable,
Je sais ! J'aurais pu essayer de faire mieux, mais je n'ai pu,
Les hommes politiques se disent responsables mais pas coupables,
Mais là ! Franchement je dois vous dire, il y a là beaucoup d'abus...

Y a qu'un cheveu sur la tête au père de pierre Mathieu,
Y a qu'une dent dans la mâchoire au grand-père à jean,
Mais il n'y aura pas de coupables encore pour cette échéance...

Y a que des tas de problèmes dans la besace de tous les vieux,
Y a toujours que des solutions dans le programme des enfants,
Mais Yaka et Ifo auront toujours la lucidité de leur prestance...

Bruno Quinchez Paris le 15 juin 2001

45-Je te donne

Je te donne ces jours d'été
Je te donne tous les printemps en fleurs
Je te donne maintenant ma voix

Je te donne ce temps pour rêver
Je te donne le temps pour réfléchir
Je te laisse ce temps pour aimer

Je me donne ce temps pour te parler
Tu me laisseras le temps pour me parler
Tu me donneras le temps d'un sourire

Je te donne ce sourire pour ce temps passé avec toi
Je te donne la brièveté de ce poème
Je ne te donne cela que pour un instant

Tu donneras le temps de ton sourire
Et à d'autres que moi
Tu me donneras le temps
De te voir sourire et rire ...

Paris le 15 juillet 2001

46-L'amateur de roses

C'était un homme qui aimait toutes les roses
Les roses blanches pour la pureté
Les roses rouges pour la passion
Les roses noires pour leur rareté

Mais il aurait aimé trouver la rose bleue
Cette rose que les jardiniers n'avaient pu créer
La rose qui nous donne la couleur du ciel
Alors il se désintéressa de ses roses trop ordinaires

Il les aimait encore pour leurs diverses variétés
Leurs couleurs, leurs formes et leurs odeurs
Mais il aurait aimé avoir la rose qui est unique
Celle qui ne ressemblera jamais à aucune autre

La fleur qui vous est inaccessible, la fleur rare
Une fleur qui est ainsi d'une nature suprême
Toutes ses roses comme des femmes lui plaisaient
Mais son rêve était d'atteindre la plus inimaginable

Il parcourut mille pays d'Occident et d'Orient
Mais celle-ci restait ignorée entièrement de tous
Puis un sage lointain lui dit simplement ces mots
La beauté est sous tes yeux, sache l'admirer et l'aimer !

Alors il comprit et vit qu'il vivait au milieu de trésors
Que ces roses si ordinaires et que toutes parmi toutes !
Elles étaient uniques et belles par leurs diversités
Et prise isolément elles étaient encore plus magnifiques

Et qu'aucune rose que l'on choisit n'en vaut une autre
Mais qu'elle est comme l'unique femme pour son désir
Il devait encore apprendre à voir dans chaque rose
La beauté insurpassable que nous propose chacune

Et que chacune d'entre elles est une parcelle de cette rose
Celle dont il rêvait, était celle qui évoquait une parmi toutes
Ainsi il apprit cette sagesse qu'aucune n'est jamais semblable
Et qu'une rose en ce lieu sera toujours une fraction de l'éternité

L'amateur remercia le sage en lui confiant une telle rose
Et le sage se contenta de le remercier encore de l'aubaine
Le lendemain matin la rose offerte était déjà défraîchie
Mais un jour elle avait été et alors elle ne mourrait jamais

Car des roses fleurissaient déjà hier et encore d'autres demain
L'amateur de rose ne cherchait plus ailleurs sa rose idéale
Mais il sut qu'une seule rose parlait de toutes les roses
Alors l'éternité lui parut, dans l'instant, déjà exaucée

Bruno Quinchez Paris le 10 février 2002

47-Éloge du pissenlit

J'écris de la poésie paraît-il, du moins c'est ce que je crois,
Je sème mes poèmes comme autant de graines de pissenlits,
Je suis étonné que d'autres prononcent des mots que je revois,
Ils citent ces mots et ils me disent parfois qu'ils sont inédits,

Le vent souffle, et des graines de pissenlit volent autour de moi,
Bon choix de fleur car le pissenlit est cette fleur jaune trop sale,
Pourtant une prairie sans pissenlits est une prairie presque sans joie,
Les autres fleurs sont jalouses de cette ruine inouïe mais fort vitale,

Mes vers sont mes vers et je ne possède pas de droits sur eux,
Le soleil toujours et partout, brille sur les soucis et sur les amoureux,
Mon petit pissenlit dégueulasse se moque des roses et des camélias,

Car toutes les fleurs sont ainsi dignes de mon intérêt de poète,
J'aime ces poèmes comme autant de fleurs offertes et secrètes,
Comme des iris bleus sous le soleil ou des bosquets d'hortensias !

Bruno Quinchez Paris le 29 juin 2002

48-Paris sous un ciel étranger...

Ce soir, Paris me montre le ciel d'un exil, celui de l'été,
La lumière a changé, plus fraîche que pendant ce mois d'août,
L'Ordonnance des nuages gris remplace les ciels vifs et pourprés
Le soleil semble avoir fait sa valise, dans un immense black-out...

Le quinze août arrive et c'est la mauvaise affaire du calendrier,
Les voyageurs lointains ont parfois ces ciels nouveaux à Paris,
De vagues impressions, les mêmes que là-bas et en ces temps-ci,
Le vent souffle et fraîchit, la pluie tombe, le temps est inhospitalier,

Je vois mon Paris, partir dans l'exil d'un temps qui me lasse,
Tout casse, tout passe, encore un peu de temps et l'été trépassé,
Soleils adorés comme de l'or, les roses embaument très fort,

Les arbres se chargent de fruits mûrs que l'automne recueille,
Il me semble que bientôt les vents souffleront dans leurs feuilles,
Paris est sous le ciel d'un exil, celui de l'été qui est déjà mort...

Bruno Quinchez Paris le 11 août 2002...

49-Le sommet dans les nuages

Ce sommet qui se montre entre les nuages obstinés,
Autrefois, le lieu était peuplé de géants et de petits lutins,
Maintenant, il ne reste que des chamois et des bouquetins,
Qui s'y aventurent entre le printemps et la fin de l'année...

Les nuées enveloppent ces sommets de pierres grises.
Entre les deux caresses d'une pâle neige et de la bise,
Au mois de septembre, des chasseurs blafards s'y hissent
Pour tuer des chamois et tous les gibiers qui le sillonnent.

Des arbres montent jusqu'aux murailles de ce château,
Plusieurs sources y coulent, de grandes quantités d'eau,
Le pays de Savoie, malgré ses vignes ; il reste la montagne

Cette montagne qui reste dressée malgré les passages
Des oiseaux tournoient aux milieux des vignes sages
Pour le commerce du vin, faveur d'une vie de nos campagnes.

Fréterive le 14 septembre 2002